

LE PROGRES.

tière transparente au lieu de vitres. Les Chinois ne font pas entrer le fer dans la construction de leurs maisons : à peine y a-t-il un clou. Le mélange est le bois qu'ils emploient d'ordinaire.

Les édifices publics, toujours d'une architecture élégante, sont entourés d'un rang de colonnes de mêlée, parallèle aux murs extérieurs, ce qui forme un péristyle autour du bâtiment. Le toit repose alors sur le mur, il a un avancement soutenu par les colonnes. Dans les maisons particulières, il y a quelquefois un double et même un triple toit, élevé de quelques pieds seulement au-dessus de l'autre. Tous les monuments publics, et la plupart des palais ont leurs principales portes et leurs fenêtres tournées vers le midi. Ces édifices ne retrouvent dans presque toutes les villes de l'empire : ce sont des miles d'audiences où se rend la justice, des collèges où se passent les examens des étudiants, les temples des diverses sectes, des greniers d'abondance, et enfin des bibliothèques.

Les maisons ordinaires, ont des façades sans colonnes, et devant celles où il y a des boutiques on plante deux longs poteaux peints, dorés, et portant des planches illustrées de grands caractères d'or, et de peintures représentant les marchandises en vente dans les boutiques auxquelles elles servent d'enseignes. Les caractères sont pour les passants lettrés, et les peintures pour les ignorants. Quant à l'intérieur des maisons, il est le plus souvent très simple : seulement chaque meuble ou ustensile de bois est peint en rouge ou vernissé.

Toutes correspondances et lettres devront être adressées à "J. B. C. Marsan, Ecr., Gerant du Progres, Ottawa, H. C." Ce monsieur est chargé de l'administration des affaires du Journal; il percevra et réglera tous les comptes à dater du commencement de sa publication et dorénavant.

LE PROGRES.



OTTAWA, HAUT-CANADA.
Mercredi, 22 Septembre, 1868.

PUBLIÉ PAR UNE SOCIÉTÉ EN COMMANDE
DE PROPRIÉTAIRES CANADIENS-FRANÇAIS.

L'Union fait la force.

C'est un proverbe bien ancien, mais aussi bien vrai, que l'union fait la force. L'histoire de tous les siècles nous fait voir que les nations qui se sont fidèlement attachées à ce grand principe, se sont maintenues prospères à l'intérieur, et puissantes à l'extérieur, tandis que celles qui ont laissé pénétrer dans leur sein le germe funeste de la division, ont fini par tomber sous le joug de l'étranger. En vue de cette grande leçon de l'histoire, tous les vrais Canadiens doivent observer avec peine et crainte les symptômes de division qui se manifestent dans leur beau pays.

La politique anglaise en réunissant le Haut et le Bas-Canada avait eu pour but de rapprocher ces deux sections de la province pour en faire un tout puissant et prospère. Il ne s'agit pas maintenant d'examiner l'opportunité d'une telle mesure. L'union des provinces est un fait accompli et tout bon citoyen devrait, ce nous semble, l'accepter sans arrière-pensée et s'efforcer d'en tirer tout l'avantage possible pour la prospérité de son pays.

Et ici nous le disons avec une certaine fierté, les Canadiens-Français tout en maintenant leurs institutions et leur langue n'ont jamais cherché à empiéter sur les droits de leurs concitoyens du Haut-Canada. Ils savent être justes et tolérants et tous les faits qui se sont passés depuis l'acte d'union sont là pour le prouver. Au contraire, tout homme droit et impartial est forcé d'admettre que la conduite des Haut-Canadiens à l'égard de leurs frères du Bas-Canada a été trop souvent marquée au coin du préjugé de religion et de race. Des mesures intéressées ont surpris la bonne foi d'un grand nombre de personnes, et il n'est que trop bien réus si à allumer chez d'autres le fanatisme le plus intolérant — on a jeté parmi nous des

brandons de discorde religieuse et civile; on a promené la torche incendiaire de la bigoterie et on a fait un appel à quelques-uns des passionnés les plus malheureux du cœur humain. C'est aux cris insultants d'abus le papisme que beaucoup de représentants ont été élus; d'autres n'ont reçu leurs mandats qu'après avoir promis de s'opposer à la prétendue tyrannie du Bas-Canada sur le Haut; d'autres enfin n'ont été envoyés à la Chambre qu'à condition qu'ils sanctionneraient une injustice évidente envers la partie inférieure de la province; c'est-à-dire, la représentation basée sur la population. Même au sein de la législature où la gravité et les convenances doivent présider à toutes les délibérations, n'a-t-on pas insulté à notre

St. Religion, déversé la calomnie sur nos communautés religieuses et le mépris sur nos concitoyens Canadiens-Français? Est-il étonnant après cela que le Bas-Canada se soit trouvé froissé dans sa dignité et ses convictions? Avait-il mérité un traitement aussi injuste et aussi ignominieux? On lui avait imposé l'union, et cette union était d'abord presque toute à l'avantage du Haut-Canada. N'était-il pas juste alors qu'après ce contrat solennel la partie la plus favorisée se conduisit de manière à faire oublier à l'autre ce qu'il avait pu y avoir d'injuste et de violent dans l'annexion des deux? En un mot le Bas-Canada ne devrait-il pas s'attendre à être traité en frère; et les Canadiens-Français n'avaient-ils pas le droit d'espérer que leurs concitoyens les seraient entourés de ce respect et de cette justice qu'ils ne refusent pas aux protestants de leur section de la province? La responsabilité d'une conduite toute différente, d'une conduite marquée du sceau du fanatisme et de l'injustice pesé sur les Haut-Canadiens. Nous n'en voulons d'autres preuves que leur refus obtenu d'admettre nos légitimes réclamations au sujet de nos écoles séparées, et on nous arracherait ce misérable lambeau de liberté si la partie qui domine ici maintenant arrivait un jour au pouvoir. Faut-il donc s'étonner qu'un certain malaise règne dans toute la province; qu'on se regarde avec défiance de part et d'autre; que les intérêts moraux et matériels en souffrent et qu'on se demande avec inquiétude: où allons-nous? Déjà des voix se sont élevées demandant la dissolution de l'union. Quoique nous soyons opposés à une telle démarche pour bien des raisons qu'il nous serait trop long d'énumérer, nous disons cependant dans toute la franchise de notre âme: périsse cette union si elle doit se continuer qu'au prix de l'asservissement des Canadiens-Français et de la destruction d'une seule de leurs libertés si chèrement acquises! Nos concitoyens du Bas-Canada ont un rôle magnifique à remplir et ils en seront dignes, nous l'espérons. En demeurant fermes et unis entre eux, ils maintiendront leurs institutions et leur langue et ils nous serviront de point d'appui, à nous qui en minorité ici comme Canadiens et comme Catholiques avons besoin de leur secours et de leur protection au milieu de ceux qui ont le mot de tolérance sur les lèvres sans l'avoir dans leurs cœurs.

Les Canadiens-Français s'ils d'une bonne cause et inflexibles dans le maintien de leur religion et de leurs droits, sauront mépriser l'injure et la calomnie. L'amour de la patrie et de sa prospérité adouciront pour eux bien des sacrifices. Par leur modération et leur esprit de paix et de conciliation, ils viendront peut-être à bout de désarmer le fanatisme et le préjugé; et si un jour le Canada doit prendre rang parmi les nations de la terre, les Canadiens-Français pourront se dire avec un légitime orgueil: c'est nous qui par notre patriotisme éclairé, notre tolérance juste sans lâcheté et notre union ferme et constante avons placé notre beau pays dans cette position magnifique.

Discours de l'Empereur à Rennes.
Messieurs,
Je suis venu en Bretagne par devoir comme par sympathie. Il était de mon devoir de connaître une partie de la France que je n'avais pas encore visitée. Il était dans mes sympathies de me trouver au milieu du peuple breton, qui est avant tout monarchique, catholique et soldat.

On a voulu souvent représenter les départements de l'Ouest différents de ceux du reste de la nation. Les acclamations chaleureuses qui ont accueilli l'impératrice et moi dans tout notre voyage, démentent une assertion pareille. Si la France n'est pas complètement homogène dans sa nature, elle

est unanime dans ses sentiments. Elle veut un gouvernement assez stable pour enlever toutes chances à de nouveaux bouleversements; assez éclairé pour favoriser le véritable progrès et le développement des facultés humaines; assez juste pour appeler à lui tous les honnêtes gens, quels que soient leurs antécédents politiques; assez consciencieux pour déclarer qu'il protège hautement la religion catholique, tout en acceptant la liberté des cultes; enfin un gouvernement assez fort par son union intérieure pour être respecté comme il convient dans les conseils de l'Europe; et c'est parce que, élu de la nation, je représente ces idées, que j'ai vu partout le peuple accourir sur mes pas et m'encourager par ses démonstrations.

Croyez, messieurs, que le souvenir de notre voyage en Bretagne restera profondément gravé dans le cœur de l'impératrice et dans le mien. Nous n'oublierons pas la touchante sollicitude que nous avons rencontrée pour le prince impérial dans les villes et les campagnes, partout les populations s'informant de notre fils comme du gage de leur avenir.

Je vous remercie, messieurs, d'avoir organisé cette réunion, qui m'a permis de vous exprimer ma pensée, et je termine en portant un toast à la Bretagne, si honorablement représentée ici.

Que bientôt son agriculture se développe, que ses voies de communication s'achèvent, que ses ports s'améliorent, que son industrie et son commerce prospèrent, que les sciences et les arts y fleurissent, mon appui ne leur manquera pas; mais que tout en hâtant sa marche dans les voies de la civilisation, elle conserve intacte la tradition des nobles sentiments qui l'ont distinguée depuis des siècles. qu'elle conserve cette simplicité de mœurs, cette fidélité à la foi jurée, cette persévérance dans le devoir, cette soumission à la volonté de Dieu qui veille sur le plus humble foyer domestique comme sur les plus hautes destinées de l'empire!

Tels sont mes vœux; soyez-en, messieurs, les dignes interprètes.

Les Fêtes de Cherbourg.

Durant le dîner donné par l'Empereur à la reine Victoria et au prince Albert, à bord du vaisseau *La Bretagne*, l'Empereur proposa le toast suivant:

"Je bois à la santé de sa majesté la reine d'Angleterre, à celle du Prince qui partage son trône, et à celle de la famille royale. En proposant ce toast en leur présence, à bord du vaisseau amiral français, dans le port de Cherbourg, je suis heureux de montrer les sentiments qui m'animent envers leurs majestés et la famille royale. D'ailleurs les faits parlent d'eux-mêmes, et prouvent que les passions hostiles, secondées par quelque incident malheureux, n'ont pu altérer ni l'amitié qui existe entre les deux couronnes, ni le désir de deux nations de rester en paix. C'est pourquoi j'ai l'espérance que si des efforts étaient faits pour exciter les ressentiments et les passions d'une autre époque, ces efforts viendraient se briser contre le bon sens public des deux peuples comme les flots se brisent contre les digues qui protègent en ce moment les escadres des deux empires."

Le prince répondit ainsi à ce toast: "Sir, la reine me charge d'exprimer à votre majesté combien elle est sensible à cette nouvelle preuve d'amitié que vous venez de lui donner en proposant un toast en son honneur et en prononçant des paroles qui lui seront toujours chères. Votre majesté connaît les sentiments d'amitié que la reine a pour votre majesté et pour l'impératrice, et je n'ai pas besoin de vous en donner ici de nouvelles preuves. Vous savez aussi que la bonne entente entre nos deux pays est le constant objet de ses desirs comme des vôtres. Ainsi, la reine est doublement heureuse d'avoir l'occasion, par sa présence ici, de pouvoir à l'avenir à vous, Sir, pour travailler à resserrer autant que possible les liens d'amitié entre les deux nations. Cette amitié est la base de leur prospérité et le ciel ne saurait manquer de la bénir. La reine propose la santé de l'empereur et de l'impératrice."

CONCERTS TELEGRAPHIQUES.—On écrit de Perth (Hongrie) le 9 août: "Une nouvelle application de l'électricité faite à Perth par un Hongrois du nom de Leo Hamar, est le sujet de toutes les conversations. L'application des courants du galvanisme pour faire marcher ensemble plusieurs horloges, avait

inspiré à Hamar l'idée d'appliquer le même moyen au jeu de plusieurs pianos. Une réussite complète a couronné ses efforts et a été démontrée dans un concert public qui a eu lieu hier. Cinq pianos furent placés sur la scène à une certaine distance l'un de l'autre, les claviers tournés vers le public. Lorsque l'artiste commença à en toucher un, tous les autres restèrent d'abord immobiles, mais bientôt les quatre instruments libres, comme animés par un artiste invisible, firent entendre la même composition musicale exécutée avec un ensemble et une précision tels qu'il aurait été impossible de le faire à quatre virtuoses des plus distingués. Un sentiment indicible d'admiration qui se traduisait bientôt par des acclamations enthousiastes s'empara de toute la salle, et dans un autre temps, on aurait certainement crié à la sorcellerie. "La batterie électrique disposée dans une pièce voisine pouvait être modifiée de manière que tantôt un seul, tantôt deux, trois ou quatre pianos jouaient. On ne voyait sur les instruments aucune espèce de préparation, mais seulement un certain nombre de fils de fer qui couvraient le plancher."

Il ne sera donc plus nécessaire, pour un artiste, d'entreprendre le voyage d'une ville à l'autre, pour donner un concert: il pourra rester tranquillement chez lui, et faire annoncer un concert qu'il donnera télégraphiquement.

L'Hon. Drummond.

Nous sommes heureux d'apprendre que l'hon. L. T. Drummond se présente dans le comté de Lotbinière contre M. Noël. Nos souhaits les plus sincères sont pour le succès de l'hon. Drummond, le noble défenseur de l'Ottawa.

—La démonstration de Cherbourg a eu lieu juste cent ans jour pour jour, après la défaite des Français en bataille navale près de Cherbourg par les Anglais, qui sortirent victorieux du port, et ont brûlé flottes, magasins et arsenaux. — Il paraît que Bonaparte n'a pas oublié cette date. — Par une autre coïncidence, que personne ne peut supposer accidentelle, le commandement de la Manche a été donné à Sir Fremantle Howe, le petit-fils du vainqueur de Cherbourg. — Tout cela est de bon augure.

Incendie de la Quarantaine à Staten Island.

Une émeute a eu lieu, il y a eu mercredi dernier huit jours, à Staten Island, située, comme on sait, à quelques milles de New-York. Les résultats de cette émeute sont graves. Ils prouvent l'empire d'un préjugé et combien sont coupables ceux qui, par imprudence ou malveillance, jettent de fausses nouvelles dans le public. Le bruit s'était répandu que plusieurs individus atteints de la fièvre se trouvaient à l'hôpital de la Quarantaine, élevé sur Staten Island. Les habitants de l'île en prirent l'alarme. Depuis 1856, ils faisaient des efforts pour obtenir le transfert ailleurs de l'établissement sanitaire. Aussi, profitant de la rumeur, résolurent-ils de détruire cet établissement.

Dans la soirée de mercredi, les résidents des localités qui environnent la Quarantaine se sont réunis en armes ont marché sur l'hôpital et en ont incendié presque toutes les constructions.

Cet acte de vandalisme s'est accompli ouvertement. Vers 6 h. une bande de 400 hommes s'est portée sur le bâtiment spécialement affecté au traitement de la fièvre jaune. Trente-cinq à quarante malades qui s'y trouvaient ont été transportés au-dehors, sur leurs matelas, puis le feu a été mis au bâtiment, et tandis qu'il brûlait, les incendiaires ont veillé à ce que nul secours ne pût être porté.

Est venu ensuite le tour de l'hôpital de la petite-vérole, de tous les hangars adjacents, de la salle des morts, et enfin de la maison de docteur Thompson, officier de santé du port. Bref, de tout ce qui composait la Quarantaine, il ne resta que l'édifice en briques, situé près de la grille et affecté aux maladies générales. Cette construction elle-même n'a échappé alors à la destruction que par suite de l'embarras des incendiaires, pour avoir ou transférer les malheureux qui s'y trouvaient renfermés.

Tout cela s'est accompli presque sans difficulté à résistante, les médecins et employés de la Quarantaine n'ayant par divers eux aucun moyen de soutenir la lutte.